

et notant leurs types, puis intervenant dans une aventure d'amour. La fille du barbier Gély, Claudine, a un amoureux à l'armée.

Elle en reçoit une lettre qui la remplit d'aise. Mais, comme elle ne sait pas lire, elle prie Molière de la lui faire entendre. L'observateur s'aperçoit vite que l'amoureux de Claudine n'est plus amoureux, et qu'au lieu de lui envoyer le myosotis des fiancés, il a plutôt mis dans son épître ce légume appelé « carotte » par nos troupiers. Et pour que Claudine n'ait pas de chagrin — on perd toujours assez tôt illusions et espérances! — le bon Molière improvise une lettre pleine de tendresse naïve et soutient jusqu'au bout le pieux mensonge de son cœur pitoyable aux douleurs d'amour, qu'il connut si bien. En vers bien tournés, ce petit acte est fort agréable et était très bien joué. M. Baillet a représenté Molière — c'est toujours difficile d'évoquer de telles figures! — avec un air charmant, fait de finesse et d'émotion. M. Clerh, c'était Gély, bonhomme. Mlle Kalb jouait, avec esprit, Claudine, et M. Villain a donné une physionomie charmante au faux brave Roustecagnac, Gascon de la frontière d'Espagne, terre classique des capitans.

On avait commencé par trois actes des *Femmes savantes*. On a fini par *le Malade*, avec la Cérémonie. Dans *le Malade*, il m'a paru qu'il y avait à louer M. Coquelin, Mmes Kalb et Amel, d'excellente tradition. Quant à la Cérémonie, c'est toujours un spectacle amusant et qui comporte de petites comédies hors du programme, où se plaisent les initiés. Acteurs et actrices y montrent mieux que leur personne ou autre chose, laissant deviner quelque chose de leur caractère. Tel y apporte de la désinvolture ou de l'indifférence : tel autre de la conviction, de l'émotion presque, comme M. Mounet-Sully, qui paraissait vraiment pleurer la mort de Molière. Et loin de sourire de cette imagination d'artiste, de ce don de s'émouvoir à un vieux souvenir, moi aussi je regrettais sincèrement ce grand et glorieux honnête homme, qui pourrait faire une si bonne besogne aujourd'hui et qu'on a envie d'appeler au secours et à la rescousse... Pour les dames de la Comédie, c'est une autre affaire. La cérémonie leur permet de mesurer l'admiration que le public garde à leur beauté et à leur talent : ce qui n'est pas petite affaire, je vous le jure. La plupart ont dû être satisfaites, car, on les a fort applaudies, l'applaudissement, pour quelques-unes, — pourquoi ne pas nommer Mme Bartet et « la petite doyenne » qu'on ne doit plus revoir, à moins que... — l'applaudissement a été jusqu'à l'ovation...

Henry Fouquier.

## LES CONCERTS

### Concert Colonne

Retenu au Châtelet par la première audition d'une œuvre nouvelle, je n'ai pu assister au concert du Cirque d'Été, que M. Lamoureux dirigeait exceptionnellement pour faire connaître à son public l'assez inégale, très longue et cependant émouvante Symphonie pathétique de Tchaïkowsky et le pianiste anglais, M. Borwick, qu'il m'eût été agréable d'entendre. Je le regrette vivement. J'ai dû aussi manquer la réouverture des séances de M. d'Harcourt à la salle Rochechouart. Au programme, entièrement composé de morceaux classiques, figurait le Concerto d'Haydn, que les violoncellistes ne jouent pour ainsi dire jamais et que M. Delsart exécutait. Au moins, n'ai-je pas voulu passer sous silence la rentrée des deux chefs d'orchestre que l'on a été heureux, certainement, de revoir à leur pupitre, et taire le nom des deux virtuoses que l'on a, je pense, applaudis hier.

L'œuvre nouvelle en question est *l'Istar* de M. Vincent d'Indy, dont les Bruxellois eurent la primeur il y a quelque temps. Sous forme de variations symphoniques, le musicien, s'inspirant d'un vieux chant d'épopée, a entrepris de décrire la descente au pays des morts de l'Eurydice assyrienne. Pour retrouver et délivrer son jeune amant, le fils de la Vie, Istar, fille de Sin, doit franchir le seuil de sept portes dont les gardiens, successivement, la dépouillent de la tiare de sa tête, des pendants de ses oreilles, des pierres précieuses qui brillent à son cou, des bijoux qui ornent son sein, de la ceinture qui entoure sa taille, des anneaux

de ses pieds et de ses mains et enfin du dernier voile qui couvre son corps. Après une brève déploration, le thème principal se fragmente à chacun des sept épisodes en se variant et en se développant et il n'apparaît intégralement qu'à la conclusion du morceau. Clamé par le quatuor, les bois et les trompettes, il resplendit alors, nu, dépouillé, lui aussi, de son dernier voile harmonique. L'idée est ingénieuse, à coup sûr, et s'accorde parfaitement avec le texte de la légende, mais on en suit non sans peine les progressions, la mélodie fondamentale étant présentée d'abord, à ce qu'il m'a semblé, à l'état très incomplet, et, par cela même, ne frappant peut-être pas assez l'attention, dès le début, pour qu'on la reconnaisse ensuite. Cependant, si le sens pittoresque de la composition reste vague, son intérêt musical est évident. On a donc eu raison de réserver bon accueil à cette fantaisie instrumentale qui, répudiant à la fois l'air varié et le poème descriptif traditionnels, est de curieuse et subtile écriture. L'exécution en a été excellente.

La séance avait commencé par la Symphonie avec chœurs de Beethoven, que l'orchestre a jouée avec une intensité de vie superbe, et elle s'est achevée par les trois scènes de *l'Or du Rhin*, si souvent entendues déjà au Châtelet et où les ondines et les dieux furent insuffisants. M. Auguez a largement déclamé, et Mmes Leroux-Ribeyre, Planès, et M. Cazenave ont chanté de leur mieux la nouvelle traduction, fort utile, de l'ode de Schiller par M. Alfred Ernst.

Alfred Bruneau.

P.-S. — Les « jeudis » de M. Colonne et ceux de l'Ambigu continuent à réussir, les uns par l'ordre chronologique des affiches, les autres par l'imprévu des programmes. Bien qu'aucune œuvre inédite ne soit offerte là au public, il est méritoire, somme toute, de populariser les musiques anciennes et modernes plus ou moins connues des artistes et des amateurs, et cela vaut, de temps en temps, un encouragement. Je constate donc avec plaisir le succès de ces matinées. — A. B.

## COURRIER DES THÉÂTRES

Au Conservatoire :

Aujourd'hui lundi, à une heure et demie, examen semestriel des classes de chant, hommes et femmes (MM. Bussine, Crosti, Warot, Ed. Duvernoy).

Reprise de la classe d'ensemble vocal, les mardis et vendredis à quatre heures, à partir du vendredi 21 janvier.

M. Marcel Fouquier reprendra son cours le 26 janvier, à quatre heures.

M. Bourgault-Ducoudray reprendra son cours le 27 janvier, à quatre heures.

Ce soir à 8 h. 1/2, au Nouveau-Théâtre, répétition générale du Théâtre féministe.

A la Comédie-Française :

Mlle Reichenberg jouant ce soir pour la dernière fois le rôle d'Agnès de *l'École des femmes*, M. Leloir, qui n'a pas joué Arnolphe depuis longtemps, a tenu à paraître à côté d'elle à cette occasion.

A l'Opéra-Comique :

Avant son départ pour Monte-Carlo, Mlle Simonnet, sur la demande expresse de M. Carré, a consenti à donner une dernière représentation de *Manon*. Cette représentation sera donnée jeudi prochain.

*La Jeunesse de Louis XIV* se joue ce soir pour la dernière fois.

Le Gymnase maintient pour mercredi la première représentation des *Transatlantiques*, dont la répétition générale est fixée à demain mardi deux heures très précises.

L'Académie des beaux-arts a reçu onze partitions destinées à prendre part au concours Rossini. Les travaux du jury vont commencer incessamment et le jugement sera rendu, pense-t-on, dans le courant du mois de février.

Mme Eleonora Duse séjournera à Paris du 12 mai au 15 juin.

Elle donnera, cette fois, en dehors du répertoire qu'elle a déjà joué : *la Princesse de Bagdad* et *la Princesse Georges*. De plus, elle créera la nouvelle comédie en trois actes de M. d'Annunzio, *la Gioconda*.

M. Schurmann, l'habile impresario de Mme Duse, en ce moment à Rome, viendra à Paris le 1<sup>er</sup> février prochain pour signer le contrat de location d'un théâtre qui n'est pas encore choisi.

Nous apprenons la mort de M. Marmontel, professeur honoraire au Conservatoire, offi-